

Un livre dans la main du conteur

La banlieue dans tous ses états, avec Jocelyn Bérubé, Denis Gadoury, Éric Gauthier, André Lemelin, Jean-Marc Massie et Yves Robitaille. Direction artistique de Jean-Marc Massie, Le Studio littéraire, en collaboration avec les Productions du Diable Vert, Studio-théâtre Stella Artois, Place des Arts, 30 avril 2003.

Pierre L'Hérault

Number 192, September–October 2003

Paroles contemporaines : le renouveau du conte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18322ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

L'Hérault, P. (2003). Un livre dans la main du conteur / *La banlieue dans tous ses états*, avec Jocelyn Bérubé, Denis Gadoury, Éric Gauthier, André Lemelin, Jean-Marc Massie et Yves Robitaille. Direction artistique de Jean-Marc Massie, Le Studio littéraire, en collaboration avec les Productions du Diable Vert, Studio-théâtre Stella Artois, Place des Arts, 30 avril 2003. *Spirale*, (192), 33–33.

UN LIVRE DANS LA MAIN DU CONTEUR

LA BANLIEUE DANS TOUS SES ÉTATS. Soirée des contes avec Jocelyn Bérubé, Denis Gadoury, Eric Gauthier, André Lemelin, Jean-Marc Massie et Yves Robitaille.

Direction artistique de Jean-Marc Massie, Le Studio littéraire, en collaboration avec les Productions du Diable Vert, Studio-théâtre Stella Artois, Place des Arts, 30 avril 2003.

LA BANLIEUE dans tous ses états s'inscrit dans la vision de Jean-Marc Massie du renouveau du conte s'accomplissant sous le signe de la continuité, c'est-à-dire en créant des ponts entre modernité et tradition, en maintenant l'une et l'autre en tension vivante, de manière à ce que le présent ne soit pas sans racines et que la mémoire ne soit pas réduite à des archives mortes, bonnes tout au plus à témoigner de quelque chose d'irréremédiablement révolu, complètement étranger à ce que l'on est et à ce que l'on vit. Ainsi, par le biais de la tradition orale, rejoint-on la question de la transmission que soulève Marie-Andrée Lamontagne dans le « Constat » du présent numéro, à partir, notamment, de la Bible et des classiques qui ont leurs sources dans les récits de la tradition orale.

C'est bien ce rapport de l'oralité et de l'écrit qui est donné à voir, et très concrètement, dès l'entrée en scène de l'animateur et directeur artistique, Jean-Marc Massie, qui se définit justement comme un « passeur » (voir l'« Entretien » dans le présent dossier), tenant en mains un livre que certains auditeurs des premiers rangs — la salle est petite — pourront avoir reconnu comme étant le recueil de poèmes de Pierre Nepveu, *Lignes aériennes* (*Spirale*, n° 191). Avant d'être nommé, ouvert et cité, il restera longtemps fermé : signe intrigant, inattendu, détonnant dans le contexte d'une soirée de contes. Mais c'est précisément parce qu'il détonne qu'il trouve sa place dans cette veillée à laquelle il donne sens et direction, rappelant que l'oralité, puisque nous ne sommes plus sous le régime unique d'une civilisation dite traditionnelle, doit nécessairement être mise en rapport avec l'écrit dont elle est la source, ce qui veut dire aussi que le conteur ne peut revenir en arrière, ne peut fonctionner sans tenir compte de l'écriture, en dehors d'elle, oubliant qu'il sait lire et écrire.

Bien évidemment, le livre fermé dans la main du conteur impose la réciproque. L'écriture ne peut se concevoir sans son rapport à

l'oralité, dont elle est la mémoire : mémoire lointaine des figures imaginaires qu'elle reprend et transforme; mémoire proximale des paroles entendues dans l'instant où elle s'écrit. Le livre fermé dans la main du conteur montre cette indissoluble et réversible relation de l'écrit et de l'oral — et je me retiens ici de citer Ferron! — que nous sommes loin d'avoir acceptée, en pratique s'entend, trouvant rarement le moyen de faire coexister dans un réel échange culture populaire et culture savante, tradition et modernité, comme si les écrivains étaient aphones et les conteurs analphabètes, comme au temps de Fréchette. Le livre fermé dans la main de l'animateur est, auprès des spectateurs, garant du discours que tient Massie en guise de présentation. Véritable performance ludique, entremêlant parole populaire et parole savante, elle réalise ce qu'elle propose : faire que les conteurs, traditionnels ou de création, et les auditeurs soient mis en situation de vivre le rapport de la tradition et de la modernité, de la parole conteuse et de l'écriture.

Cinq conteurs chevronnés, Jocelyn Bérubé, Denis Gadoury, Eric Gauthier, André Lemelin et Yves Robitaille se relancent, cherchent à réinventer dans l'espace de la banlieue des figures imaginaires traditionnelles ou à créer de toutes pièces — Eric Gauthier, en particulier — des figures nouvelles inspirées de la vie de banlieue. Si je n'ai pas résisté longtemps à la verve habile, truculente et poétique de ces artistes fort diversement placés sur le spectre du conte, je suis resté sur mon appétit en ce qui touche l'arrimage de la modernité et de la tradition. Trop souvent, m'a-t-il semblé, le repiquage des grandes figures (Chasse-galerie, Rose Latulippe, par exemple) tournait court, servant d'introduction au conte traditionnel et jouait ainsi en faveur d'un mouvement du présent au passé. Eric Gauthier réussit peut-être le mieux l'arrimage dans son conte « La tribu dans tous ses états », qui n'a rien du conte traditionnel (ni motifs ni thématiques), sauf sa structure répétitive et... son titre. Le rapport de l'écrit et du dit m'est apparu plus convaincant grâce à des

références nombreuses et soutenues à la littérature (entre autres, à Miron).

Les choses, reconnaissons-le, n'étaient pas simples et ne pouvaient l'être si l'on considère le thème du spectacle : *La banlieue dans tous ses états*. Car, quelle réalité, à première vue du moins, exprime mieux que la banlieue la coupure d'avec l'imagination conteuse, la mémoire? N'est-elle pas construite, modernité oblige, sur l'élimination des signes de la tradition, des traces du passé rural en même temps que sur le refus de la ville? Comment, d'une part, rendre légendaire, c'est-à-dire habitable, cet espace sans attaches, cet espace de la table rase, dont Mirabel, tel que le présente Nepveu, est peut-être exemplaire? « Un silence intégral fut décrété, dans un périmètre de cent milles arpents à l'intérieur duquel s'élèverait le sifflement très pur de l'ascension des hommes. » C'est dans ce vide, dans ce « silence intégral décrété » que se nouent la parole conteuse et l'écriture poétique. Comment, d'autre part, reconnaître, au milieu des abris Tempo, des piscines et du parking du centre commercial, les enchantements d'une banlieue quand même élue, mais qu'on n'a pas apprivoisée, qu'on ne s'est pas appropriée par le discours imaginaire? Comment cartographier et nommer la banlieue? Les vieilles légendes ont-elles quelque chose à dire sur elle? Le canot de la *Chasse-galerie* peut-il encore y circuler? Y reconnaissons-nous Rose Latulippe et son « pauvre » diable? C'est parce qu'il conduit à ces questions que *La banlieue dans tous ses états* est un spectacle porteur, même quand le métissage de diverses formes traditionnelles et contemporaines de la parole conteuse et de la parole écrite ne s'y accomplit pas parfaitement. Peut-être à cause de cela, en fait, qui nous ramène infailliblement à la nécessaire question, mais si mal vécue — dans le contexte québécois et plus généralement dans celui de la mondialisation — de la transmission de la mémoire culturelle dans sa diversité.

PIERRE L'HÉRAULT